L'université de mes rêves

Attention, préparez-vous ! Ceci est une *utopie*. Je décris ce qui ne sera jamais. Alors, pourquoi lire (vous demanderez-vous) ; pourquoi perdre du temps à contempler les rêves des autres ? Mais la question est stupide : autant demander pourquoi lire les journaux (spécialement le Monde).

Je décris l'université telle qu'elle fonctionnerait si je disposais d'une petite baguette magique, en plus de la grande volonté de bien faire qui est mienne : l'esprit seul ne peut pas grand chose contre les lois de la physique stellaire et l'effondrement des novas éteintes.

Je décris l'université telle qu'elle devrait être si nous n'avions pas perdu de vue les vraies questions et leurs réponses.

Quel est le rôle de l'université ?

Peu de gens sont capables d'apprendre seuls efficacement. Pour compenser, la plupart des rares grands autodidactes furent positivement géniaux : le physicien Newton, le mathématicien Grothendieck, le philosophe Schopenhauer en sont de bons exemples ; cependant, peu de gens restent capables d'invention.

La plupart des gens étant incapables d'apprendre tout seuls, il est bon qu'en des lieux de rassemblement viennent à heures fixes transmettre ce qu'ils savent des savants qualifiés. Ceux qui veulent apprendre iront les écouter. Pour que ces savants mangent à leur faim, l'état doit les remercier de leurs efforts en leur versant des salaires. Il se trouve que ces gens, non seulement connaissent leur matière mais, pour certains d'entre eux, savent la faire progresser : ceux-là, on les appellera des *chercheurs* et on leur fournira le matériel nécessaire aux progrès de leur science. Je laisse de côté cet aspect des choses car c'est surtout d'enseignement que je désire ici parler.

L'université, donc, est le lieu où se transmet la culture à ceux qui ne se montrent pas capables de la bâtir seuls. Elle est ouverte aux élèves de bonne volonté qui possèdent déjà le minimum de connaissances nécessaires à la vie en société, c'est-à-dire : savent lire, écrire, compter, sont libres et sains d'esprit au regard de la loi (l'université ne s'occupe donc pas de l'éducation primaire des enfants : tout au plus forme-t-elle les futurs instituteurs, parce qu'il est bon que les maîtres d'enfants en sachent un peu plus long, non seulement que leurs meilleurs élèves, mais aussi que les programmes qu'ils ont à enseigner).

Ceci étant une utopie, je ne considère pas le système existant comme une référence, ne m'embarasse pas de détails et distingue seulement entre trois formes d'enseignement : l'éducation primaire (école, collège, éventuellement lycée, qui mènent du stade d'enfant totalement dépendant au stade de citoyen autonome) ; l'éducation professionnelle, dans laquelle on apprend son métier ; l'éducation culturelle, qui est tout ce qui n'est pas directement professionnalisant. Il semble que la devise actuelle des universités de France soit "la culture, pourquoi faire ?" Peu me chaut : je suis dans mes rêves ; ceci est, encore une fois, une pure utopie.

Je vais exclure de l'université de mes rêves tous les enseignements technologiques, et aussi ceux de la justice et de la santé : car le système que je vais décrire ne convient pas à ces enseignements-là. Il ne me semble adapté

qu'aux matières théoriques et intellectuelles : mathématiques, histoire, philosophie, littérature etc. qui, je le pense, méritent encore qu'on les transmette bien qu'elles ne soient pas aussi rentables que d'autres. L'homme restera l'Homme tant qu'il y aura, parmi la multitude de ses jeunes gens, des anormaux qui préfèreront apprendre à lire Homère en grec plutôt que de vendre des capotes à la fraise sur le web.

Qu'est-ce qu'un titre universitaire ?

L'apprentissage est une modification continue : petit à petit, aussi insensiblement que l'homme vieillit ou que la falaise s'érode, celui qui apprend en sait plus ; le sait mieux. Il est imbécile de compter, verbe après verbe, nom après nom, les mots que sait un angliciste : le but de qui étudie une langue n'est pas d'en savoir par coeur le dictionnaire, mais de parvenir à s'exprimer et à comprendre ce que disent et écrivent les locuteurs.

Cependant, l'esprit humain veut voir partout des grades ; il veut répondre à la question "quand le tétard est-il devenu grenouille ?" Lorsque la mère a mis une demi-heure à expulser l'enfant hors de son ventre, lorsque le vieillard agonisa pendant deux mois sur son grabat, il veut que pour l'état civil cette naissance et ce décès aient eu lieu à des instants précis – comme si naître ou mourir prenaient une minute ! L'homme, ce militaire-né adorateur de barèmes, veut qu'il y ait une hiérarchie comportant de simples troufions-savants, des soldats-savants de première classe, des caporaux-savants, des généraux-savants, toute une petite armée de grades. Je propose quant à moi de n'en distinguer que quatre :

— *bachelier.* Grade de celui qui mérite de fréquenter l'université.

— *licencié.* Grade de celui qui a prouvé sa connaissance étendue d'un domaine de la culture humaine, suffisante pour lui mériter d'enseigner (s'il le souhaite et dans la mesure des places disponibles) aux futurs bacheliers.

— *maître.* Grade de celui qui a prouvé sa maîtrise d'un domaine, qui est suffisante pour lui mériter d'enseigner (s'il le souhaite et dans la mesure des places disponibles) aux futurs bacheliers et licenciés.

— *docteur.* Grade ultime de celui dont les pairs ont reconnu la capacité à faire progresser son domaine par des contributions originales, et qui peut enseigner à tout le monde.

J'ajoute qu'étudier puis enseigner ce que l'on a appris ne peut être le but que d'une minorité, osons même, d'une cléricature : l'université n'est pas un lieu de vie mais un lieu de passage ; passage non obligé, *ad libitum* – pas besoin de la fréquenter pour vivre heureux ou pour se trouver du travail : l'université ne saurait, depuis qu'ils ont débaptisé l'ANPE, se penser comme l'antichambre du fameux "pôle emploi". Elle est le temple du savoir comme l'église, la synagogue, la mosquée sont les temples du Dieu unique : ainsi qu'a dit le Christ, celui qui me cherche me trouve ; et les croyants véritables savent que leur Dieu est partout. Lorsque je dis que les titres confèrent le droit d'enseigner, je ne veux surtout pas dire non plus "droit légal" dont ne disposerait pas toute personne ayant à coeur de transmettre quelque chose : je veux dire "droit d'enseigner *contre un salaire versé par l'état*" (en somme : en sophiste).

Comment les grades universitaires se mériteront-ils ?

On a dit, soulignons : *mériter* – non pas acquérir.

Chaque année, l'état organiserait des concours dans les trois premiers grades ("concours" au sens où l'actuel baccalauréat en est un : pas question de fixer d'avance le nombre de lauréats !) Se présenterait aux concours qui voudrait, avec le seul devoir de posséder le titre immédiatement inférieur dans la discipline correspondante. Les concours auraient deux parties : un écrit (anonyme) de sélection, un oral d'admission définitive devant un jury national.

Il faut en effet en finir avec l'actuel système où, corrigeant leurs propres élèves sur des sujets par eux-mêmes posés, "évalués" de surcroît sur la "réussite" desdits élèves, les enseignants du supérieur sont à la fois juges, accusés, plaignants, avocats et bourreaux : la tentation est alors bien trop grande de sombrer dans la pire démagogie... Il faut donc que les sujets des licences et des maîtrises, non plus seulement des bacs, soient nationaux et leur correction *réellement* anonyme (je pense à cet anonymat de pacotille que nous pratiquons à Lille 1 et qui ne m'empêcherait certainement pas, si j'étais malhonnête, de favoriser les étudiants que je voudrais : il suffit, lorsque l'on surveille les épreuves, de noter discrètement leurs numéros de table).

Le doctorat obéit à une autre logique : lorsque le directeur de thèse estime que les travaux de son élève forment un tout cohérent d'intérêt convenable, il propose la soutenance, qui a lieu devant un jury de quatre experts (disons quatre) choisis dans la liste de tous les spécialistes nationaux, experts nommés par tirage au sort pour échapper à toutes les dérives de l'actuel système. Pas question de leur faire pondre des rapports de dix pages : ils assistent à la soutenance et décernent ou non le grade. Plus non plus de CNU : cette entité m'apparaît comme l'une des nombreuses structures bureaucratiques parasitaires qui encombrent l'éducation nationale. A la limite, pour un génie, le directeur de thèse même est superflu : on peut imaginer une procédure spéciale. L'idée fondamentale doit être d'en finir avec tout ce fourbi maffieumaocratique qui pèse actuellement sur la qualité de nos formations doctorales comme une chape de plomb sur le dos d'un âne mort : en particulier, il est indigne d'exiger de l'étudiant en thèse qu'il obtienne, une fois élu son directeur, l'autorisation du bidule-truc-machin-doctoral pour entamer ses recherches, autorisation qu'ils veulent maintenant subordonner à l'existence d'un "financement" comme s'il était surtout nécessaire, pour être bon chercheur, de posséder avant toute chose un sens aigü de la mendicité ! Il est anormal que l'on impose à l'apprenti-chercheur des stages de rédaction d'articles, de rédaction de curriculum-vitae, choses qui toutes n'ont qu'un effet : le rendre malheureux et l'éloigner de ses chères recherches, du moins s'il aime ce qu'il fait et s'il a du talent.

Revenons au baccalauréat. Je vois pour celui-ci deux branches et deux seules : littéraire ou scientifique (avec en tronc commun les disciplines fondamentales que sont l'histoire, la géographie, la philosophie). Les scientifiques, en plus de cela, sont interrogés en mathématiques, sciences physiques, chimie, biologie, les littéraires en langues vivantes ou mortes.

Il n'est pas souhaitable que le futur licencié en mathématiques doive prouver sa maîtrise de l'anglais du commerce, pas plus que le futur angliciste n'a à se voir interroger sur la chimie du carbone ; ni l'un ni l'autre n'ont à faire la preuve de leur aptitude au dessin ou au sport. Pour tous les exhibitionnistes qui veulent aveugler le monde sous l'éclat de leur "culture générale", on m'a dit que messieurs Julien Lepers et Naguy organisaient des concours télévisés de questions-réponses dotés de forts beaux prix.

Lorsque je dis que l'anglais n'a pas sa place dans les matières au concours du baccalauréat scientifique, cela ne veut pas du tout dire que le candidat audit baccalauréat scientifique *n'a pas le droit* d'apprendre l'anglais : il en a tout à fait le droit, il peut aussi jouer au tennis et son voisin l'angliciste peut apprendre le karaté ! Je distingue simplement les concours (qui servent à décerner des diplômes à ceux qui en savent assez sur des sujets précis) des apprentissages (durant lesquels le but est d'apprendre ; non pas, donc, de se préparer aux concours, et qui n'ont pas tous, loin s'en faut, lieu dans les écoles).

On a, trop fortement et depuis bien trop longtemps, fait passer le concours pour le but et l'apprentissage pour le moyen. Il est temps d'en revenir à une conception rationnelle des choses. Car enfin, qu'est-ce qui compte, chez le nouveau-né ? Qu'il soit là, bien vivant, ou la mention faite de sa naissance sur le registre de l'état civil ? Même question pour les morts et les jeunes mariés. Et qu'est-ce qui compte, chez le licencié en mathématiques : la culture, ou le chiffon de papier censé attester d'icelle ? Si notre licencié, foudroyé par l'émotion, fait à la vue de son diplôme tout neuf un accident vasculaire cérébral et se retrouve mentalement handicapé, est-ce qu'il reste licencié en mathématiques jusqu'à ce que l'autorité compétente lui reprenne le papelard malgré toutes ses protestations ? Et si, au contraire, c'est sa maison qui brûle et que le beau diplôme est détruit, est-ce que lui n'est plus digne, à cause de cela, d'enseigner les mathématiques ? Je crois que les réponses sont claires à toutes ces questions.

Il y a actuellement pléthore de baccalauréats dont la plupart sont bidons et dont aucun ne remplit plus son rôle : celui de prouver la culture de son titulaire. Le baccalauréat fonctionne à l'inverse de ce qu'il devrait : dans la mesure où presque tout le monde l'a, il sert d'outil d'exclusion. Jadis, on était fier d'avoir passé le bachot ; maintenant que chacun l'obtient sans coup férir, il ne sert plus à grand-chose d'autre qu'à exclure socialement les rares qui le ratent – on aura beau dire et faire : il y aura toujours des aveugles, des boîteux, des fous, gens qu'il est désormais interdit de discriminer et pour le confort desquels on procède à mille aménagements spéciaux ; il y aura toujours aussi des cervelles incapables d'apprendre à lire ou à écrire mais ceux-là, curieusement, le système peut les mettre à l'écart sans que nul ne s'en plaigne : le système veut croire qu'il soit nécessaire d'être titulaire d'un baccalauréat ou d'un autre (une fois qu'on en a un, peu importe lequel) pour être réputé capable de pousser un balai ; le seul refuge des illettrés, c'est le statut d'handicapé, ce qui m'apparaît infâmant.

Quelle structure, pour l'enseignement universitaire ?

Sachant que le travail personnel est tout ce qui compte, il faut laisser à l'étudiant le maximum de temps libre possible : de toutes façons, pour ce qui est du temps de baiser, boire ou se droguer, il le prendra toujours ; et même ceux qui parmi nos élèves ont des vocations de moines devront bien s'interrompre de temps en temps d'étudier pour dormir – d'où je déduis qu'il faut laisser à l'étudiant suffisamment de temps libre pour qu'en plus de dormir, manger du pain sec, boire de l'eau claire et dire ses pâtenotres, vèpres et complies, il puisse encore travailler par lui-même. Travailler par soi-même, c'est compléter ce strict minimum culturel que constitue le cours par des recherches personnelles, c'est parcourir les bibliothèques (on m'a dit qu'ils en avaient maintenant d'électroniques, raccordées à des petites télés, avec un clavier pour poser

ses questions à des catalogues qu'ils appellent curieusement des "moteurs de recherche") ; travailler par soi-même, c'est se montrer intelligent.

Puisque le travail personnel est tout ce qui compte, je propose une seule journée de six heures face au maître chaque semaine et le reste de temps libre. Soyons précis. Pour un étudiant en première année de mathématiques, je propose : huit heures trente-dix heures : cours magistral, dix heures quinze-onze heures quarante-cinq travaux dirigés, treize heures trente-quinze heures travaux dirigés, quinze heures quinze-dix-sept heures quarante-cinq travaux dirigés, tout cela le lundi. Trois fois plus de TD que de cours pour l'évidente raison qu'en maths comme dans tout le reste, c'est la pratique qui fait tout. Pareil pour toutes les disciplines, avec les nécessaires aménagements (en chimie, physique, sciences naturelles, intituler certains TD "travaux pratiques" parce qu'on y manipule beaucoup de matériel) mais la recette doit rester la même : une heure trente de solfège pour quatre heures trente d'instrument, une heure trente de morphologie et syntaxe latine pour quatre heures trente de thème, version et lecture à haute voix de la guerre des Gaules, de la bible et des Catilinaires, c'est en pratiquant qu'on apprend.

Le lundi, cours de première année. Le reste du temps, travail personnel. Et si on s'emmerde ? Ben le mardi, on va assister en auditeur libre aux cours de seconde année. Le mercredi, de troisième année. Le jeudi, de quatrième année. C'est bien foutu, non ? Notez que ceux du jeudi, qui n'ont aucune raison d'aller aux cours de première année vu qu'ils sont déjà en quatrième, sont ceux desquels *justement* on doit attendre le plus de travail personnel possible vu que ce sont les élèves les plus avancés, derrière le cul desquels on ne peut tout de même pas passer sa vie à les guider dans la solution des exercices tandis qu'ils bavent en suçant leur crayon. Et les cinquième années, t'en fais quoi ? Eux, c'est des grands : ils s'entraînent pour leur thèse en rédigeant un petit mémoire, ce que l'on appelait jadis le DEA, ce que l'on nomme en Suisse *le diplôme*, sous la surveillance d'un directeur compétent.

Mais çui qu'a pas une cervelle suffisante pour aller aux cours du lundi *et* du mardi, çui qu'a vraiment besoin de trois ans par licence, s'y s'emmerde quand même, çui-là, kek t'en fais donc ? S'il est neuneu, et on a le droit d'être neuneu, il passe sa semaine à comprendre les broutilles qui sont au programme de première année ; s'il est doué, si c'est juste qu'il n'a pas la rapidité d'esprit nécessaire à caser trois années de licence en une, il peut aller le mardi aux cours de première année de physique, parce que physique, c'est les premières années le mardi ! Eh oui, c'est le mardi les débutants de physique figurez-vous, et les bizuths de chimie, c'est mercredi qu'ils ont cours, et les bleus de sciences nat' c'est jeudi et trois jours pour se reposer, parce que selon les versions shabbat a lieu le vendredi, le samedi ou le dimanche, amis bouddhistes faites pas chier. Ça nous fait, ce système, deux races d'étudiants extrêmes : ceux qui ne suivent que le programme d'une matière et d'une année chaque année, ceux qui s'enfilent en un an trois années de maths ou bien les premières années de trois disciplines différentes (je n'ose pas monter jusqu'à quatre, le travail personnel s'en ressentirait or il est, l'avons-nous vu, primordial).

Notez bien que dans la mesure où il suffit d'attendre un an pour pouvoir suivre un cours (exemple : conflit maths-philo, les deux ont leur première année le lundi : je fais d'abord les maths, l'année d'après je passe dans la classe du mardi et j'en profite pour commencer philo) chaque étudiant peut étudier

absolument tout ce qu'il veut et ainsi devenir savant.

Réponse à ceux qui objectent que c'est pas réaliste.

Vos gueules, crétins ! Depuis quarante ans au bas mot, on nous impose chaque mois des réformes surréalistes ! Et ça fait pas quarante ans mais mille qu'on a régulièrement professé n'importe quoi, des disputes de jésuites sorbonnards pour savoir si l'orgasme féminin existait ou bien si la terre était plate jusqu'aux cours d'éducation sexuelle de la fac de Vincennes en passant par la supériorité de l'aryen sur le juif et du blanc sur le nègre durant nos années peu glorieuses ! Moi, je propose un truc qui tient debout ; si vous avez pas les couilles de dire banco, c'est que c'est pas votre intérêt, tas de rats.

Debout, là d'dans !

Pourquoi tu cries chéri ? – Merde, c'était qu'un rêve... Un beau rêve, ma foi. Le cauchemar c'est quand on se réveille... – Bon ben debout en tout cas c'est l'heure, t'as tes colles aujourd'hui...

Eh ouais, un vendredi sur deux durant douze semaines faut que j'aille faire le pignouf à donner une note comprise entre 0 et $1,66$ à un demi-groupe de licence STPI, note calculée sur trois entrevues d'un petit quart d'heure par étudiant qui me sont comptées douze heures d'équivalent-TD sur ma fiche de salaire, ça sert à rien mais ça m'occupe et eux avec. Faut aussi que je trouve encore deux sujets de TER pour mes Master 1 recherche, ça la fait rire, elle me demande si c'est transport express régional, moi ça me fait peu marrer, encore une occase de distribuer de la note, faudra que je demande combien ça compte, pas lèrche a dit Youssef cinq heures d'équivalent-TD la passe alors qu'en fait tu perds bien plus de temps, j'aurais dû rester en prépa-CAPES mais leur nouvelle maquette m'a dégoûté : anglais obligatoire, stages en entreprise, dubidon dubidon dubidon patapon, définition du bidon : c'est sale, massif, encombrant, ça sonne creux, c'est vide mais ç'a contenu de l'huile de vidange ou de la merde, ça réveille tout le monde à minuit quand on s'y cogne, au genou, nécessairement au genou.

C'était bien, le CAPES, avant : trois sujets de cinq heures comptés... Je sais plus, 9 heures chaque je crois bien, et neuf heures de CTDI toutes les trois semaines. Bien mieux que la licence PC : un ou deux TD de deux heures en alternance semaines paires/impaires, trois interros de 30 minutes à poser plus deux devoirs de 2 heures et le rattrapage qui nous font... Allez, je vous compte pas la TVA parce que c'est vous, 192 heures plus 11,5 heures sup et je vous fais grâce de la demi-heure qui va qui vient quand vous faites des cours d'exactement 1 h 3/4 alors qu'en vérité, c'est 1 h 52 qu'y faut faire. *– Au fait, la petite trisomique, elle a eu son enjambement vous avez su ? – Non, pas possible, comment donc elle était nulle ? – Elle a joué de la flûte au président de jury. – La salope ! Le salaud ! – Mais non, que vous avez l'esprit mal tourné ! De la flûte à bec, comme au collège, elle a très bien joué, ça lui a donné droit au bonus 2ECTS du module compétences transverses et diversifiées !*

Villeneuve d'Ascq, 8 octobre 2010.